

L'alphabet grec



Christian TOURATIER

Université de Provence

christian.touratier@wanadoo.fr

1. L'ECRITURE DU GREC AVANT L'ECRITURE GRECQUE

Le grec ne s'est pas toujours écrit à l'aide de l'alphabet grec. On sait en effet qu'en 1953 "l'architecte anglais Michael Ventris, qui avait été officier du chiffre pendant la guerre, a montré, avec l'assistance de l'helléniste John Chadwick, que les signes qualifiés de *linéaire B* avaient servi à transcrire des textes grecs" (Irigoin, 1982 : 31-32). Depuis, les hellénistes appellent *mycénien* la langue grecque ainsi notée en linéaire B.

1.1. Le linéaire B

Les archéologues ont découvert en Crète trois écritures différentes, l'une est hiéroglyphique, on l'appelle l'écriture hiéroglyphique crétoise, et les deux autres sont linéaires, on les appelle linéaire A et linéaire B. Contrairement à ce que croyait Evans, "le Père de l'archéologie crétoise", l'écriture hiéroglyphique n'est pas la plus ancienne écriture de la Crète. Ainsi que le dit Louis Godart, "sur la base des témoignages archéologiques qui nous sont parvenus, nous pouvons affirmer que des documents comptables en linéaire A ont coexisté avec des documents comptables en hiéroglyphique à l'époque protopalatiale" (Godart, 1990 : 174), c'est-à-dire à l'époque dite "Minoen Moyen II B". Par contre le linéaire B, dont les caractères dérivent manifestement du linéaire A, puisque "plus de quarante" signes (Irigoin, 1982 : 32) sur un total de "quatre-vingt-neuf" (Irigoin, 1982 :32) sont communs au linéaire B et au linéaire A,

est postérieur. Il aurait fait "son apparition entre la fin du XVII^{ème} et le début du XVI^{ème} siècle avant notre ère" (Godart, 1990 : 101). Comme le dit Jean Irigoin, "le linéaire B n'est pas une création des Grecs du II^e millénaire. Ceux-ci, arrivant en Crète, se sont contentés d'emprunter, en l'adaptant à leur langue, un ensemble de signes dénommé *linéaire A*, <qui> serv<ait> à transcrire dans l'île <...> des textes qui ne sont pas encore déchiffrés" (Irigoin, 1982 : 32). Le linéaire B, avec ses 89 caractères, ne peut être qu'une écriture syllabique. Comme le précise Jean Irigoin, "chaque signe transcrit une syllabe formée soit par une voyelle, soit par une consonne suivie d'une voyelle; diverses conventions permettent une transcription plus ou moins approximative des syllabes plus complexes" (Irigoin, 1982 : 32). Il "n'a pas laissé de traces postérieures aux environs de l'an 1150, c'est-à-dire peu de temps après la date traditionnelle de la guerre de Troie" (Irigoin, 1982 : 33). Louis Godart dit à peu près la même chose. Pour lui, "l'écriture linéaire B fut utilisée dans l'Ouest de la Crète jusqu'aux alentours de 1200. A ce moment-là elle disparut tant de La Canée que des résidences princières continentales" (Godart, 1990 : 119).

1.2. L'arcado-cypriote

Il a existé une autre notation syllabique du grec dans l'île de Chypre. Le problème des écritures dans cette île est à la fois complexe et peu clair. On y trouve une écriture que Evans a appelée l'écriture chypro-minoëne, et qui aurait "été employée entre -1500 et -1050" (Février, 1984 :386). Elle "rappelle le linéaire B, sans cependant se confondre avec lui" (Février, 1984 : 144), d'autant qu'il est "douteux que cette écriture ait servi, comme le linéaire B, à noter la langue grecque" (Février, 1984 : 144).

On trouve une seconde écriture proprement cypriote qui, elle, est attestée "vers le -VIII^e ou le -VII^e siècle" (Février, 1984 :165), et est appelée l'écriture syllabique cypriote. Cette écriture note deux langues que l'on appelle l'éteo-cypriote et l'arcado-cypriote. La première langue "reste pour nous mystérieuse et <...> était probablement celle des habitants de l'île de Chypre avant l'arrivée des Grecs" (Février, 1984 : 165). Quant à la seconde, qui est du reste la plus représentée, il s'agit d'"un dialecte grec, qualifié d'arcado-cypriote, parce qu'il a persisté à la fois dans les montagnes de l'Arcadie et à Chypre. C'était le parler des Achéens, qui formaient la première vague de l'invasion grecque et furent à leur tour refoulés et dépossédés par les Doriens" (Février, 1984 : 165). Mais rien ne permet de dire que cette écriture syllabique

était utilisée avant l'apparition de l'alphabet grec. Il s'agit en tout cas d'une seconde tentative de noter la langue grecque à l'aide d'un syllabaire?

2. ORIGINE PHENICIENNE

L'alphabet grec fut, comme le linéaire B, le "fruit d'un emprunt, fait cette fois aux Phéniciens comme les Grecs le reconnaissent eux-mêmes (φοινίκεια γράμματα)" (Irigoien, 1990 :299).

2.1. Les témoignages des Grecs

Même s'il y a plusieurs traditions différentes, dans l'Antiquité, sur l'origine de l'alphabet grec, les Grecs savaient que leur alphabet était redevable aux Phéniciens. Hérodote, au 5ème siècle av. J.-C., dit expressément que les Grecs d'Ionie ont emprunté les lettres aux Phéniciens, qui les leur avaient enseignées (παραλαβόντες διδαχῆ παρὰ τῶν Φοινίκων τὰ γράμματα):

"Ces Phéniciens venus avec Cadmus <...> introduisirent chez les Grecs, en s'établissant dans ce pays, beaucoup de connaissances; entre autres celle des lettres, que les Grecs, autant qu'il me semble, ne possédaient pas auparavant ; ce furent d'abord les lettres dont tous les Phéniciens aussi font usage; puis à mesure que le temps passait, en même temps qu'ils changeaient de langue, les Cadméens changèrent aussi la forme des caractères. La plupart des régions d'alentour étaient habitées à cette époque par des Grecs de race ionienne ; ils empruntèrent les lettres aux Phéniciens qui les leur avaient enseignées, et les employèrent légèrement modifiées; et, en les employant, ils les firent connaître, comme c'était justice, — puisque c'étaient les Phéniciens qui les avaient introduites en Grèce, — sous le nom de *phoinikeia*." (Hér., V, 58, trad. de Ph.-E. Legrand, Budé 1946).

Diodore de Sicile, au 1er siècle av. J.-C., reconnaît aussi que les Phéniciens ont joué un rôle dans l'origine de l'alphabet grec, mais rapporte deux traditions différentes en ce qui concerne leur rôle dans la création de l'écriture elle-même:

"Quant à ceux qui soutiennent que les Syriens sont les inventeurs des lettres qu'ils ont transmises des Phéniciens aux Grecs, par l'intermédiaire de Cadmus qui arriva en Europe, et que c'est pourquoi les Grecs nomment Phéniciens les caractères de l'écriture: on leur répond que les Phéniciens n'ont point primitivement inventé les lettres, et que la dénomination que les Grecs leur ont donnée vient de ce que les Phéniciens ont seulement changé le type de ces caractères dont la plupart des hommes se sont servis." (Diod. V,74, trad. de Ferd. Hofer).

De toute façon, les Grecs reconnaissent donc leur dette envers les Phéniciens.

2.2. Date de cette invention

Les premiers documents en alphabet grec, à savoir "les fragments de Pithékoussa (cf. Heubeck 1979 : 123, 6a), le skyphos de Nestor (même site), l'oenoché du Dipylon (Athènes) ou la kylix de Korakos (Rhodes)" (Brixhe, 1986 : 102) ou encore les inscriptions rupestres de Théra, apparaissent, pense-t-on aujourd'hui, vers 750 av. J.-C., et deviennent de plus en plus nombreux au milieu du VII^e siècle (cf. Brixhe, 1991 : 313). Les hellénistes admettent donc généralement que l'écriture grecque apparut au VIII^e siècle (Carpenter, 1933, 8-29), ou mieux, au IX^e siècle av. J.-C. (Irigoin, 1982 : 33; 1990 : 299). Mais les sémitisants, à cause de différentes découvertes dans leur domaine, ont proposé de faire remonter plus haut dans le temps l'invention de l'alphabet grec. C'est ainsi que Joseph Naveh, trouvant que les lettres grecques avaient subi l'influence de la forme que les lettres cananéennes présentaient avant le 10^e siècle, datait l'alphabet grec "de la fin du XII^e ou du début du XI^e siècle av. J.-C." (d'après Naveh, 1973 : 2-8). On pourrait admettre la position concordiste d'Alan Millard, selon laquelle "aucune date plus précise ne peut être donnée pour l'adoption de l'alphabet par les Grecs que les trois siècles et demi qui vont de 1100 à 750 av. J.-C." (d'après Millard, 1976 : 142). Mais il nous semble préférable de suivre le point de vue de Gelb, qui avant la théorie de Joseph Naveh, avait opté pour le IX^e siècle, avec les arguments suivants, lesquels emportent l'adhésion :

"La forme du grec *kappa*, avec sa «queue», est différente de ce que présentent les inscriptions phéniciennes jusqu'aux temps de Šapaṭba'al, mais identique à ce qui apparaît à partir de 850 av. J.-C. De même *mu* semble beaucoup plus proche des formes correspondantes des inscriptions sémitiques de 850 ou d'après que de celles des inscriptions plus anciennes. D'autre part, l'apparition du *daleth* sémitique «avec queue» aux alentours de 800 nous contraint d'admettre que le *delta* grec «sans queue», dérive d'une écriture antérieure à cette date. Les conclusions qu'on peut tirer de ces comparaisons parlent donc en faveur du IX^e siècle comme du moment le plus probable de l'emprunt de l'écriture sémitique par les Grecs. Cette date est tout à fait en accord avec la datation des plus anciennes inscriptions grecques connues, qui indique le commencement du VIII^e siècle av. J.-C." (Gelb, 1973: 201).

2.3. Lieu de cette invention

Il est difficile de savoir où précisément les Grecs ont procédé à cet emprunt de l'alphabet phénicien. Suivant les époques ou les préférences personnelles, on a situé cet emprunt soit en Grèce, grâce à des Phéniciens immigrés, soit en Asie, en particulier à Al-Mina, où l'on a reconnu un comptoir grec dès le VIII^e siècle, soit en Crète, où l'alphabet ne possède pas les lettres additionnelles, soit à Chypre ou à Rhodes, où Grecs et Phéniciens ont pu vivre côte à côte dès le IX^e siècle. Claude Brixhe a même pu montrer, en comparant les écritures grecques et l'écriture phrygienne, qu'il fallait "probablement chercher l'épicentre de <l'adaptation de l'alphabet phénicien à la langue grecque> non sur le sol grec, mais là où Grecs, Phéniciens, Phrygiens, d'autres peut-être, se rencontraient, élaboraient côte à côte et indépendamment leur système graphique et se faisaient des emprunts mutuels" (Brixhe, 1995 : 112). A cela, on peut sûrement ajouter que ces Grecs de l'extérieur devaient venir de régions différentes de la Grèce, ce qui expliquerait bien l'existence dans l'ensemble du monde grec d'alphabets grecs partiellement différents.

2.4. Les lettres grecques empruntées à l'alphabet phénicien

Si l'on compare les caractères de l'alphabet phénicien et ceux de l'alphabet grec classique (cf. Annexe 1), on constate que sur les 22 caractères que compte l'alphabet phénicien, on en retrouve 11 dans l'alphabet grec, à quoi il faut rajouter un douzième qui a fini par disparaître de l'alphabet classique, à savoir le *qoppa*. On sait que l'écriture grecque était primitivement boustrophédon, c'est-à-dire allait de droite à gauche, puis repartait en sens inverse, "tout comme un boeuf <βούς «boeuf»> tirant l'araire fait demi-tour <στροφή «action de tourner»> à l'extrémité du sillon avant de repartir en sens inverse" (Irigoien, 1990 : 300). Certaines de ces 12 lettres empruntées ne correspondent exactement à la lettre phénicienne que lorsque l'écriture allait de droite à gauche. Mais l'alphabet classique n'a gardé que leur tracé en miroir, ayant privilégié l'orientation de l'écriture de gauche à droite. Il s'agit de Γ, Ε, Κ, Ρ. Les autres, qui étaient symétriques et par conséquent n'étaient pas modifiées par le changement d'orientation de l'écriture, ont la même forme dans l'alphabet grec classique que dans l'alphabet phénicien, c'est le cas de ϐ, ο, ϕ, ou furent légèrement simplifiées, comme Η, Θ et Ξ. Les deux dernières ont été retournées de 90 degrés, il s'agit de Α et Σ.

A ces 12 lettres empruntées au phénicien, il faut en ajouter 4, qui modifient un peu les modèles phéniciens. Le B accentue le trait oblique inférieur en le fermant, ce qui a peut-être été fait "pour éviter toute confusion" (Lenormant, 196) notamment avec le P, le *beth* , le *daleth*  et le *resh*  du phénicien risquant facilement de se ressembler quand ils étaient "écrits avec rapidité et sans soin" (Lenormant, 196). Le Z remplace par un trait oblique le trait vertical du *zayin* phénicien I; mais les inscriptions grecques connaissent des z où ce trait est vertical comme en phénicien. Le M pivote de 180 degrés et perd le cinquième trait du *mem* phénicien . Et le N remplace le trait médian horizontal du *noun* phénicien  par un trait oblique qui va dans le sens inverse du trait oblique de z.

Mais si 16 des 22 caractères phéniciens servent de modèles à des lettres grecques, cette identité ou cette ressemblance formelle n'impliquent pas forcément que les lettres grecques notent les mêmes sons que les lettres phéniciennes auxquelles elles ressemblent.

3. PARTICULARITES DE L'ALPHABET GREC

Sur les 16 lettres grecques manifestement empruntées à l'alphabet phénicien, il en est 6 qui semblent noter des sons différents de ceux auxquels correspondaient leurs modèles phéniciens. Et sur ces 6 lettres 4 correspondent à ce qu'il faut bien considérer comme la grande innovation de l'alphabet grec par rapport à l'alphabet phénicien: elles notent en grec des voyelles, alors qu'en phénicien elles notaient des consonnes. Il s'agit de A, E, H, et O.

3.1. La notation des voyelles

n'est pas une simple amélioration de l'écriture sémitique. Elle représente un saut qualitatif, qui, comme l'a écrit Irigoin, "transforme<...> en un véritable alphabet ce qui n'était en fait qu'un syllabaire simplifié" (Irigoin, 1982 : 34). On parle en effet couramment d'alphabet consonantique à propos de l'écriture sémitique. Mais cette appellation n'est pas tout à fait exacte. Car, si chaque signe de l'alphabet phénicien indique précisément une consonne, il doit être lu comme une syllabe, sans que la voyelle de cette syllabe soit explicitée. Cela veut dire que l'alphabet dit consonantique est fondamentalement "syllabique" (Gelb, 1973 : 162 sqq. et 86 sqq). On a même dit qu'il s'agit d'un syllabaire sans voyelle" (Havelock, 1991 : 38), ou d'un "syllabaire sans vocalisation" (Havelock, 1991 :42). De fait, un caractère comme *beth*, pour reprendre un exemple de Havelock, représente l'ensemble des syllabes «ba be bi bo bu»,

c'est-à-dire "un ensemble de syllabes "à b", alors que, ajoute Havelock, les syllabaires antérieurs auraient utilisé cinq signes sans rapport entre eux pour ces cinq sons" (Havelock, 1991 : 41). Il faut donc que le lecteur comprenne le message pour savoir quelle syllabe particulière il doit lire, alors qu'"avec l'alphabet complet, comme le dit Clarisse Herrenschmidt, lire n'est pas identique à comprendre" (Herrenschmidt, 1998 : 131): il y a en quelque sorte une "dissociation lecture-compréhension" (Herrenschmidt, 1998 : 131).

Toutefois ce saut qualitatif a été obtenu avec la même méthode que celle qui aurait donné naissance aux alphabets dits consonantiques, à savoir l'acrophonie, principe par lequel un signe graphique a la forme d'une réalité extralinguistique que désigne un nom et note la première lettre ou première syllabe du nom ainsi représenté. Ainsi la lettre *beth* a plus ou moins la forme d'une maison, ce qui se dit *bayt* en hébreu, et note par conséquent la première consonne de ce mot, à savoir *b*. Comme le dit Zellig Harris,

"finalement c'est le même principe acrophonique qui explique l'apparition des voyelles quand l'emprunt grec de l'alphabet phénicien donne une valeur vocalique aux signes de laryngale phénicienne. Ce changement ne doit pas être interprété comme une omission intentionnelle des laryngales «parce que les Grecs n'en avaient pas l'usage», mais plutôt comme un développement purement mécanique. Du fait que les Grecs en même temps que les lettres, prenaient aussi leur nom, il s'en suit que l'emprunt grec a consisté non pas tant en une série de signes avec leur valeur phonétique qu'en une série de signes avec leurs noms acrophoniques. Ainsi ils prirent le nom *'alp* avec le signe qui représente leur premier son. Mais le premier son de *'alp* était pour eux non pas la consonne laryngale ' mais la voyelle *a*, car la laryngale ' n'était pas un phonème en grec, c'est-à-dire n'était pas reconnu comme un son du langage. C'est pourquoi la valeur de ce signe pour les Grecs était *a*. De la même façon le nom *hē* était *e* pour les Grecs, si bien que ce signe qui était *h* en phénicien fut *e* en grec. <...> dans le cas de *het* il y eut quelque indécision. Pour les oreilles de certains groupes, ce nom commençait avec leur son *h*, l'aspiration forte, si bien que la valeur de ce signe fut l'aspirée *h*; pour les oreilles des autres le premier phonème et par conséquent la valeur du signe, était la voyelle *e*" (d'après Harris, 1936 : 15-16).

Ceci diminue peut-être la gloire des Grecs, mais permet de bien comprendre le phénomène, qui du reste a probablement eu lieu dans une langue sémitique. On sait que l'ougaritique a ajouté secondairement, à la fin de son abécédaire, deux signes (𐎗 et 𐎘) pour distinguer les mots qui, après la disparition de la laryngale ', commençaient par un *e* ou un *o* et non par un *a*. Ainsi *aleph* (𐎗) a

noté en ougaritique une voyelle de timbre [a] comme en grec; mais les Grecs, à la différence des Ougaritiques, ont généralisé cet état de fait, en notant toutes les voyelles des mots, et non pas seulement les voyelles initiales. Et cela constitue, il faut le reconnaître, une grande originalité, qui, elle, est à mettre au crédit des Grecs, et des seuls Grecs.

La voyelle O pose un petit problème. Si Segert a raison de considérer en phénicien "/h/ (*hé*) comme une laryngale non-voisée, opposée à /'/ (*'aleph*) voisé, et /ħ/ (*ħeth*) comme une pharyngale non-voisée, opposée à /'/' (*'ayin*) voisé" (Brixhe, 1991 : 318), on peut au moins dire, avec Claude Brixhe, que "si les Grecs n'ont pas perçu /'/ et /'/' comme des spirantes et s'ils n'ont retenu aucun des deux symboles servant à les représenter pour noter leur «aspiration», c'est vraisemblablement à cause du non-voisement de cette dernière" (Brixhe, 1991 : 318). Mais alors pourquoi *'ayin* a-t-il représenté la voyelle de timbre [o]? Haiim Rosén a risqué une explication phonologique: en vertu de la proportion /'/ : /'/' = /h/ : /ħ/, le son "/'/' se présente comme le pendant rétracté (emphatique) de /'/'" (Rosén, 1984 : 235). Or l'articulation emphatique est généralement interprétée en terme d'arrondissement, ce qui rapproche le *'ayin* de la voyelle [o], qui est aussi arrondie.

3.2. La question des sifflantes

est complexe et embrouillée. Le phénicien avait 4 caractères pour noter ses sifflantes: à savoir z (*zayin*), š (*shin*), s (*samek*) et ś emphatique (*sadé*). "Une seule de ces consonnes avait sa correspondante à peu près exacte en grec: c'était le s" (Février, 1984, 390). Or *samek* a manifestement donné en grec la lettre X, en perdant son petit trait vertical. Mais cette lettre note dans les alphabets orientaux et dans l'alphabet classique le groupe consonantique avec sifflante [ks], et "dans certains alphabets dits archaïques et à Corinthe <...> la consonne grecque qui a été rendue ailleurs par le I ou Z (*zayin*)" (Février, 1984 : 391). Le *zayin* est moins déconcertant: il rend en grec non pas une sifflante sonore [z], mais une affriquée sonore qui fut d'abord [dz], puis [zd]. Il s'agit en fait du monophonème grec le plus proche phonétiquement du phonème phénicien, puisque le grec ne connaissait pas le son [z]. Par contre le *shin* phénicien a manifestement donné en grec s, mais en pivotant de 90 degrés. Il note une sifflante en grec au lieu de la chuintante du phénicien. C'est peut-être pour cela qu'il a pris un nom qui semble bien continuer celui de la sifflante phénicienne. Mais dans l'abécédaire, il a gardé la place de *shin*, entre *resh* et *taw* (ou ρω̂ et τα̂). Par contre, "dans les textes épigraphiques

originaires de certaines régions du Péloponnèse (Corinthe, Sicyone, etc.) et de certaines îles de la Mer Egée" (Février, 1984 : 391), la sifflante ordinaire est notée par le signe M, que les Doriens, d'après Hérodote (1, 139), appelaient *san*. "Les noms des Perses, dit Hérodote, se terminent tous avec la même lettre, que les Doriens appellent *san*, et les Ioniens *sigma*" (ἐς τὸν αὐτὸν γράμμα, τὸ Δωριεῖς μὲν σὰν καλέουσι, Ἴωνεὺ δὲ σίγμα). Haiim Rosén estime que *san* est issu, comme *s*, de *shin*, mais avec une rotation de 180° au lieu de 90° (Rosén, 1984, 235), alors qu'on admet traditionnellement qu'il serait "un avatar du *sadé*" (Brixhe, 1991 : 330), ce que semble bien confirmer les abécédaires étrusques, qui, à la différence des différents dialectes grecs, présentent à la fois M et Σ, le premier entre Π et Ϝ, c'est-à-dire à la place de *sade*, et le second, entre P et T, c'est-à-dire à la place de *shin*.

3.3. Les autres emphatiques,

à savoir *qof* et *têt*, changent aussi d'affectation, puisque le grec n'a pas d'emphatiques. Le *qof*, dont le caractère emphatique "est réinterprété comme une qualité «arrondie» ou «postérieure»" (Rosén, 1984 : 228) devient une variante vélaire de *kappa* devant les voyelles d'arrière [o] et [u], puis disparaît des alphabets grecs. Le *têt* est utilisé pour noter celle des trois consonnes aspirées du grec qui a phonétiquement le même point d'articulation, à savoir l'aspiré dentale [th], laquelle suivant les dialectes grecs sera notée tantôt ΘΗ tantôt Θ seul, cette dernière notation finissant par s'imposer exclusivement.

3.4. Les semi-voyelles du phénicien,

à savoir *waw* et *yod*, sont utilisées pour noter, la première, deux sons phonétiquement très proches, mais fonctionnellement différents: la consonne [w] et la voyelle [u], la seconde le seul son vocalique [i]. Le grec ne disposant plus à l'époque de l'emprunt de l'alphabet phénicien d'un phonème consonantique /j/, entendait quelque chose comme [ij] là où le phénicien avait un [j] initial, ce qui fait que le nom de la consonne *yod* devint normalement en grec *ἰῶτα*, exactement comme l'hébreu *jašpē* correspond au grec ἰασπις «jaspe». Ainsi la consonne phénicienne devint tout naturellement une voyelle grecque.

La situation n'est pas tout à fait la même pour *waw*. Car en position initiale le grec pouvait aussi bien avoir une consonne /w/ qu'une voyelle /u/, qui était en

fait une voyelle aspirée. La même lettre phénicienne aurait donc d'abord servi à noter et une consonne et une voyelle. Mais par la suite, afin de distinguer ces deux phonèmes, le grec aurait recouru, admet-on généralement, à deux variantes graphiques du *waw*. Il aurait noté, ce qui ne fait aucune difficulté, la voyelle [u], qui devint ensuite [y] avant l'époque classique (cf. Lejeune, 1955 : 207), avec la forme ordinaire Υ du *waw*, laquelle présentait deux traits obliques plus ou moins arrondies en V au-dessus d'une hampe. Et il aurait noté la consonne [w] avec une variante de *waw* qui n'est attestée que dans l'écriture cursive samaritaine, où les deux traits supérieurs n'étaient plus dans le prolongement de la hampe, mais couchés au sommet de la hampe. Une forme assez semblable est attestée dans les inscriptions grecques de Gortyn en Crète. Ailleurs les deux traits supérieurs ne se rejoignent pas, mais sont parallèles; et dans la forme la plus courante F , ces deux traits parallèles sont perpendiculaires par rapport à la haste (cf. Jeffery, 1961 : 24-25), ce qui valut à cette lettre le nom de δίγαμμα «double gamma».

William Johnstone a fait une critique assez définitive de l'origine samaritaine de *digamma*. Il remarque d'abord que la forme samaritaine en question "est vraiment hautement atypique dans la série des cinq variantes de F de Gortyn" (d'après Johnstone, 1978 :158), puisqu'on la trouve "seulement une fois sur 28 exemples complets" (d'après Johnstone, 1978 : 158). Il serait donc étonnant que "la forme la plus rare doive être regardée comme un spécimen du prototype à partir duquel les autres formes seraient dérivées" (d'après Johnstone, 1978, 159). A cette critique d'ordre logique, William Johnstone ajoute un argument de fait imparable: il y a trois différences entre le *waw* de l'ostraca de Samarie et le *digamma* de Gortyn:

"le côté gauche de la tête (le haut) du *waw* hébreu est toujours concave, tandis que le haut du *digamma* est soit droit soit convexe; le trait oblique du *waw* hébreu, qui constitue en fait le côté droit du sommet de la lettre, passe des deux côtés de la hampe soit reste de son côté droit, tandis que le trait oblique dans le *digamma* est toujours médian et ne passe jamais à droite de la haste (dans l'écriture de droite à gauche — et l'inverse dans l'écriture de gauche à droite); la haste du *waw* hébreu est écrite comme un trait séparé (en continuité avec le bas du trait oblique à droite), tandis que la haste du *digamma* de Gortyn est dans le prolongement du sommet. Bref *waw* et *digamma* diffèrent à la fois pour la forme et pour l'exécution" (d'après Johnstone, 1978 : 159).

Si la critique de William Johnstone semble décisive, la proposition qu'il fait en remplacement paraît, elle, bien contestable. Il pense que le *digamma* est dérivé, comme E, "de la forme standard du *he* phénicien à haste vertical et à

trois barres horizontales parallèles" (d'après Johnstone, 1978 : 160), mais avec omission de la troisième barre. Il signale même qu'en phénicien et en punique on peut trouver des *he* avec seulement deux barres horizontales, et cite Jeffery qui relève la présence d'un *digamma* à deux barres seulement à Eleutherna en Crète (Jeffery, 1963 : 24). Quoi qu'il en soit, on ne voit pas pourquoi un *he* ou un Ε à seulement deux barres se verrait ainsi affectée la valeur d'une consonne [w], ce que William Johnstone reconnaît honnêtement, quand il dit que "la réponse à cette question peut se trouver dans l'instabilité du phonème /w/ en grec ou, à vrai dire, du côté sémitique" (d'après Johnstone, 1978 : 161). Une autre explication est envisageable, qui rattacherait, comme on le fait traditionnellement, le *digamma* au *waw* phénicien. Il ne s'agirait pas de l'emprunt à une autre langue sémitique d'une variante de *waw*, mais de la création à partir de Υ, issu directement bien entendu du *waw* phénicien, d'une nouvelle lettre qui ajoute deux traits obliques à une haste, exactement comme Υ, mais qui place ces deux traits du même côté de la haste, et non plus de part et d'autre de la haste comme dans υ. Les deux traits obliques sont alors placés tous les deux au sommet de la haste, mais n'ont pas la même pente; ou bien ils sont parallèles l'un étant au sommet de la haste, et l'autre un peu plus bas, ce qui représente les deux types de *digamma* que l'on trouve à Gortyn (cf. Johnstone, 1978, 158). Et ces deux traits parallèles sont devenus horizontaux dans la forme canonique de *digamma*. Si ce *digamma* est bien issu d'un *waw*, on comprend qu'il ait été mis, dans les abécédaires, à la place de la *waw*. Et si c'est *digamma*, et non pas *upsilon*, qui ressemble pourtant beaucoup plus au *waw* phénicien, qui est mis à cette place, c'est parce que des deux lettres issues de *waw*, il est celle qui note une consonne, exactement comme le *waw* phénicien. Une fois la place de *waw* attribuée au *digamma*, il ne restait plus que la possibilité de rejeter la voyelle Υ à la fin de l'alphabet, c'est-à-dire après Τ.

3.5. Les trois dernières lettres de l'alphabet phénicien,

à savoir *lamed*, *pé* et *taw*, gardent en grec la même valeur, mais voient leur forme quelque peu modifiée. Le signe de la latérale *L* a pivoté de 90° et le trait plus court a été fait aussi long que l'autre *L*. Le *pé* \wedge a reçu une forme plus rectangulaire, et a vu son trait court supérieur devenir une seconde haste Π. Le *taw* ŧ est, lui, devenu plus géométrique et a cessé de croiser ses deux traits orthogonaux, ce qui donne Τ.

4. LES LETTRES AJOUTEES

C'est ainsi qu'avec des changements de forme ou des changements de valeur les différents alphabets grecs ont réutilisé les 22 caractères de l'alphabet phénicien, qui ne sont plus que 19 dans l'alphabet classique, celui-ci ayant perdu le *digamma* et le *qoppa*, et ignorant le *san*, issu du *śadé*. Mais l'alphabet grec contient aussi des lettres inconnues de l'alphabet phénicien. Il s'agit de 4 lettres, à savoir Φ, Χ, Ψ et Ω, qui, inventées par les Grecs, ont donc été rejetées à la fin de l'alphabet, c'est-à-dire après *taw*, qui correspond à la dernière lettre de l'alphabet phénicien, et aussi après Υ, voyelle que ne connaissait pas l'abécédaire phénicien.

4.1. Les aspirées Φ et Χ

Les lettres Φ et φ se ressemblent manifestement, d'autant que *qoppa* avait à l'origine les deux formes Φ et φ (cf. Jeffery, 1961 : 33-34), comme du reste *qof* en phénicien, où toutefois la forme Φ est la plus attestée. Dans la mesure où ces deux lettres notaient en grec des sons différents, il semble qu'on ait cherché à les distinguer graphiquement. Pour cela, on a généralement utilisé la forme où le cercle est traversé par une hampe, à savoir Φ, pour la bilabiale aspirée, qui dans quelques rares dialectes était également notée ΠΗ, et la forme où la haste ne traverse pas le cercle, à savoir φ, pour la variante de /k/ devant voyelle d'arrière /u/ ou /o/. Par contre à Théra, on a gardé la forme Φ pour *qoppa*, et l'on a supprimé la partie inférieure de la haste de Φ pour noter l'aspirée bilabiale. Mais tout le problème est d'expliquer pourquoi une même lettre phénicienne avait été utilisée pour noter deux sons grecs différents. Haiim Rosén a probablement trouvé l'explication: la qualité emphatique de la sourde *qof* a été interprétée comme un trait arrondi ou labial, ce qui la rapprochait et de la variante arrondie devant voyelle d'arrière de la vélaire sourde /k/, et de la labiale sourde aspirée, l'aspiration l'opposant à la sourde /p/ comme l'emphase opposait *qof* à *kaf*. Il convient de signaler que dans certaines écritures grecques locales, la lettre Φ sert à noter le groupe biconsonantique /ps/, ce qui applique autrement le même principe: il s'agit en fait d'une labiale sourde qui s'oppose à la labiale sourde /p/ par la présence supplémentaire non plus d'une aspiration, mais d'une sifflante.

En ce qui concerne la lettre Χ, on admet généralement qu'elle dérive du *kaf* phénicien. Ce ne serait "qu'un Κ modifié pour exprimer, non plus le simple *k*, mais un *kh*" (Lenormant, 203), c'est-à-dire un *k* aspiré. Au lieu de tracer deux petits traits obliques convergents, on les aurait mis dans le prolongement l'un de l'autre. Cette explication pourrait être confirmée par les dialectes grecs

occidentaux qui notent le même son grec par Υ , avec ou sans la partie inférieure de la haste, la forme avec partie inférieure étant identique au *kaf* sémitique de la stèle de Méša, et la forme sans cette partie inférieure "au *kaf* du phénicien archaïque de Byblos" (Février, 1984 : 393). S'il s'agit bien d'une déformation de *kappa* pour noter un son différent du phonème /k/, il n'est pas surprenant de constater que dans un certain nombre de dialectes grecs, cette même lettre note le groupe de phonèmes /ks/, qui, lui, se distingue du simple phonème /k/ par la présence d'une sifflante.

4.2. La lettre Ψ

Υ

Il n'est guère possible de voir dans le Υ occidental l'ancêtre de la lettre Ψ qui a remplacé les digraphes $\Pi\Sigma$ ou $\Phi\Sigma$, pour noter le groupe consonantique [ps]. Car on ne s'expliquerait pas le changement de point d'articulation. Haiim Rosén a proposé d'expliquer "la naissance du *psi* à partir d'une forme que ce caractère n'a pas en commun avec le *khi*, à savoir X , attesté en quelques endroits du «nord-ouest» dialectal" (Rosén, 1984 : 239). Or "cette lettre, poursuit Haiim Rosén, rappelle assez fortement quelques *śade* de Chypre (VIIIe siècle) et du Nord de la Syrie (IXe siècle)" (Rosén, 1984 : 239). Et l'on peut dire alors que le caractère emphatique de cette sifflante, en étant réinterprété avec la valeur arrondie d'une labiale, se prêtait à être choisi pour noter une séquence phonique à caractère labial et avec une sifflante. Et il suffit de postuler "une simplification ultérieure du digraphe pour expliquer pourquoi la notation de la labiale conditionnante n'aurait plus été nécessaire" (Rosén, 1984, 232), Φ devenant ainsi X , puis X en perdant les deux traits obliques inférieurs, Υ . Il semblerait donc que les lettres Φ , X et Ψ aient été ajoutées secondairement à la fin de l'alphabet grec, quand on fit disparaître les digraphes primitifs, Φ à la place de ΠH ou ΦH , X à la place de KH ou φH , et Ψ à la place de $\Pi\Sigma$ ou $\Phi\Sigma$ ou ΦM , ou encore Φ (ce dernier n'étant pas attesté).

4.3. La voyelle Ω ,

qui est une création ionienne, dut être ajoutée ensuite, puisqu'elle occupe la dernière position de l'abécédaire grec. "Mais son invention, précise Liliane Jeffery, peut difficilement avoir eu lieu après 600, car elle apparaît dans une inscription Samienne avec un *eta* fermé (lequel était déjà devenu un H ouvert à Samos au deuxième quart du sixième siècle), et dans un graffiti de Smyrne

qui est plus ancien que le sac de la ville en 585 av. J.-C." (Jeffery, 1961 :38). Sa création vise à distinguer le *o* long du *o* bref, comme on distinguait déjà le *e* long (Η) du *e* bref (Ε). Elle se fit en ouvrant soit sur le côté soit en bas le *o*. La nouvelle lettre Ω fut alors généralement affectée au *o* long, l'ancien *o* se spécialisant pour le *o* bref. Mais dans certaines îles ioniennes comme l'île de Cnide (cf. Jeffery, 1961 : 38), ce fut l'inverse.

5. LES ALPHABETS GRECS LOCAUX

Comme on l'a signalé précédemment les lettres grecques n'ont pas toutes la même forme ou la même valeur dans les différentes régions grecques. On propose généralement deux classements différents des alphabets grecs. Le premier classement se fonde sur le nombre de lettres: il distingue les alphabets archaïques, qui ne présentent pas de lettres supplémentaires par rapport à l'alphabet phénicien, et les alphabets secondaires ou proprement grecs, qui ont plus de 22 lettres. Le second classement ne tient pas compte avant tout du nombre de lettres, mais de leur valeur. Il distingue alors deux familles d'alphabets, que l'on appelle les alphabets occidentaux et les alphabets orientaux, ou les rouges et les bleus, depuis les travaux de Kirchhoff, qui, dans une carte en couleur, avait mis en rouge les alphabets occidentaux, et en bleu les alphabets orientaux. Mais il faut signaler que Kirchhoff avait aussi mis en vert les territoires qui employaient des alphabets archaïques. Lenormant, qui a beaucoup étudié les différents alphabets grecs, a proposé le classement suivant des variétés régionales de l'alphabet:

"1° l'*alphabet éolo-dorien*, auquel se rattache deux sous-variétés secondaires distinctes: l'*alphabet corinthien*, l'*alphabet argien* ; 2° l'*alphabet attique* ; 3° l'*alphabet des îles* ; 4° l'*alphabet ionien* " (Lenormant, 198).

A vrai dire, ce classement recoupe celui de Kirchhoff. Il met à part l'attique, parce que, pour les hellénistes et la tradition culturelle, le grec c'est avant tout, en dehors de l'Iliade et l'Odyssée, la langue des plus grands poètes et prosateurs athéniens. Mais Lenormant reconnaît lui-même que l'alphabet qu'il qualifie d'attique se distingue finalement très peu "de l'écriture éolo-dorienne, dont on pourrait, précise-t-il, le considérer comme une simple variété" (Lenormant, 201). Son alphabet ionien correspond à la notion d'alphabet occidental. Lenormant utilise en effet l'appellation d'alphabet ionien parce qu'elle a pour elle "l'autorité des écrivains antiques parlant souvent des ἰωνικὰ γράμματα ou «lettres ioniennes»" (Lenormant, 202). Mais il précise qu'"il serait

peut-être plus exact de l'appeler *Alphabet des Grecs de l'Asie Mineure*, car il n'est pas en usage seulement en Ionie, mais chez toutes les populations grecques de la côte d'Asie, et même nous le trouvons employé en Europe par des peuples qui n'avaient rien d'ionien, mais qui entretenaient de fréquents rapports avec l'Asie Mineure et avec certaines colonies ioniennes des îles de la mer de Thrace" (Lenormant, 202). Quant à l'alphabet dit des îles, c'est tout simplement la zone de contact entre la zone de l'alphabet occidental et celle de l'alphabet oriental, ce que reconnaît expressément Lenormant: de même que les îles "se trouvaient, dit-il, géographiquement placées entre les Doriens du Péloponnèse et les Ioniens d'Asie Mineure, de même leur écriture forme comme un intermédiaire entre l'alphabet éolo-dorien et l'alphabet ionien" (Lenormant, 202).

5.1. Particularités de chacune des deux familles d'alphabets

Voici les principales différences entre les alphabets occidentaux et les alphabets orientaux.

Les alphabets orientaux "possèdent tous les lettres Φ (*ph*) et χ ou \times (*kh*), mais se divisent selon la façon dont ils notent *ps* et *ks*: a) les alphabets d'Asie Mineure, des îles orientales de la Mer Égée et du nord du Péloponnèse (Argos, Corinthe, Mégare et leurs colonies, etc.) emploient Ψ pour *ps* et Ξ pour *ks* ; b) les alphabets de îles du nord-ouest de l'Égée et de l'Attique notent *ks* $\chi\Sigma$ et *ps* $\Phi\Sigma$ " (Février, 1984, 387).

Les alphabets occidentaux "n'ont qu'un signe complémentaire commun avec les alphabets orientaux: c'est le Φ *ph*. Quant au Ξ , il note chez eux non pas *kh*, mais bien *x*. Le Ξ n'existe pas, sauf dans quelques abécédaires archaïques. Enfin le signe Ψ ou ∇ note, non pas *ps*, mais *kh*" (Février, 1984 : 387).

5.2. Unification des alphabets grecs

A ces différentes variétés locales de l'alphabet grec succéda une unification, qui est à l'origine de l'alphabet grec moderne. En 403, une fois que Thrasybule eut chassé d'Athènes la tyrannie oligarchique de ceux qu'on appelle les Trente, Archinos, sous l'archontat d'Euclide, fit, parmi plusieurs décrets visant à rétablir l'ordre moral, voter "que l'écriture et l'orthographe des actes publics se départissent désormais de l'archaïsme attique pour se conformer à l'usage d'Ionie" (Glötz, Gustave, 1941, *Histoire grecque*, t. III, 64), c'est-à-dire à

l'alphabet de Milet. Les autres villes grecques suivirent progressivement cet exemple, qui avait probablement été initié ailleurs qu'à Athènes par quelques cités doriennes. De fait, "un décret argien datant de l'année 417 av. J.-C. est écrit en lettres ioniennes. Il en est de même d'une grande inscription d'Orchomène, antérieure à la fin de la guerre du Péloponnèse" (Lenormant, 205). Quoi qu'il en soit, au 4ème siècle av. J.-C. l'unification de l'alphabet grec était quasiment acquise. Et c'est à cette même époque qu'apparut la langue grecque commune qu'on appelle la *koinè*.

6. L'EVOLUTION ULTERIEURE DE L'ALPHABET GREC

est résumée en ces termes par Jean Irigoin, à partir des travaux d'Alain Blanchard:

"— du IIIe au Ier siècle avant J.-C., arrondissement des traits droits ($\Gamma > \Gamma$), réduction du nombre de séquences ($E > \mathcal{S}$), assouplissement des articulations brisées ($\Pi > \Upsilon$); les arcs rétrogrades prédominent ;

— à partir du Ier siècle avant J.-C. et jusqu'au IIIe siècle de notre ère, les arcs directs se multiplient car «l'arc direct contribue à éliminer certains retours de droite à gauche qui retardent l'écriture», mais sa généralisation ne faciliterait pas la lisibilité, de sorte qu'au IIIe siècle les deux types d'arc se trouvent à peu près en équilibre;

— au IVe siècle, sous l'influence de l'écriture latine à ce qu'il semble, commencent à se développer des appendices à valeur diacritique: ils permettent de distinguer des lettres dont le tracé tendait à se confondre, par exemple **u** (*béta* et *kappa*) se différencie en **u** (*béta*) et **u** (*kappa*); du coup — et cela est une vraie révolution — l'écriture à deux lignes qui limitent l'extension verticale des lettres fait place à une écriture à quatre lignes: les deux lignes intérieures, majeures, encadrent le noyau des lettres, les deux lignes extérieures, mineures, limitent le développement des appendices diacritiques, vers le haut et vers le bas; dans cette écriture, les arcs directs l'emportent de beaucoup sur les arcs rétrogrades.

La cursive documentaire" à quatre lignes sera normalisée au VIIIe siècle pour devenir une écriture de librairie, la minuscule, appelée à supplanter la majuscule livresque héritée de l'Antiquité; d'un état tardif (XVe siècle) de cette minuscule est issu le caractère grec bas de casse de l'imprimerie." (Irigoin, 1990 : 301).

EN CONCLUSION,

l'écriture grecque utilise le premier alphabet, au sens propre du terme, c'est-à-dire un système graphique qui, notant tous les sons du langage, permet de dissocier la lecture de la compréhension. Eric Havelock, qui a beaucoup insisté sur cette originalité de l'écriture grecque, disait à ce propos :

"Il nous faut donc un terme qui désigne spécifiquement la découverte grecque; et puisque le terme «alphabet» n'est tout compte fait qu'un composé grec des noms des premières lettres de ce système, il semble tout à fait justifié de n'utiliser ce terme grec que pour désigner ce même système et ceux qui en sont issus en Europe occidentale, en Russie et en Amérique" (Havelock, 1981 : 38).

Cela est d'autant plus justifié que ce mot d'origine grec n'est pas simplement formé des deux premières lettres grecques, mais de la première voyelle et de la première consonne du système grec.

L'apport de cette originalité de l'écriture grecque fut telle qu'elle inspira presque tous les systèmes d'écriture qui furent inventés par la suite, et notamment les deux grands systèmes alphabétiques que sont l'alphabet latin et l'alphabet cyrillique, d'où découlent presque toutes les écritures alphabétiques du monde, et auxquels il faudrait ajouter au moins l'alphabet étrusque, qui servit d'intermédiaire entre l'alphabet grec et l'alphabet latin. Cette originalité eut même une certaine répercussion sur les écritures sémitiques foncièrement syllabiques. Car, comme le dit Gelb, "quand, sous l'influence grecque, les Sémites introduisirent un système vocalique dans leur écriture, ils créèrent non seulement quelques marques diacritiques pour les voyelles pleines, telles que *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, mais aussi une marque nommée *shewa* qui, quand on l'attache à un signe, le caractérise comme consonne seule, ou consonne suivie d'une très courte voyelle *é*" (Gelb, 1973 : 163-164). Cette vocalisation de l'hébreu fut faite entre le VI^e et le VIII^e siècle de notre ère, au VI^e pour le système dit palestinien, au VIII^e pour le système dit de Tibériade (cf. Février, 1984 : 242), mais n'a nullement été généralisée. De même, en arabe, seul le texte du Coran est vocalisé, tradition qui aurait été introduite par Ali, le cousin et gendre de Mahomet, ou par un de ses contemporains, c'est-à-dire au VII^e siècle de notre ère. La non généralisation de la vocalisation a probablement pour cause un certain patriotisme culturel, à quoi Havelock ajoute même qu'"il arrive <...> que l'attachement à un système d'écriture donné, lié d'habitude à une forme ou une autre de sentiment

national, augmente en raison directe de la difficulté avec laquelle l'écriture peut être lue" (Havelock, 1981 : 80).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMADASI GUZZO, Maria Giulia, 1991, "«The shadow line». Réflexions sur l'introduction de l'alphabet en Grèce", dans: *Phoinikeia Grammata* 6, 293-311.
- BRIXHE, Claude, 1991 : "De la phonologie à l'écriture: Quelques aspects de l'adaptation de l'alphabet cananéen au grec", dans: *Phoinikeia Grammata* 6, 313-356.
- AMADASI GUZZO, Maria Giulia, 1994 , "La saga de l'alphabet et la collaboration des cultures", dans : CONSO, Danièle, FICK, Nicole, et POULLE, Bruno, (éd.), *Mélanges François Kerlouégan*, Paris, Les Belles Lettres, 79-94.
- AMADASI GUZZO, Maria Giulia, 1995, "Les Grecs, les Phrygiens et l'alphabet", dans : FOL, A., et alii, *Studia in honorem Georgii Mihailov*, Sofia, 101-114.
- FEVRIER, James G., 1984 : *Histoire de l'écriture*, (1ère éd.: 1959), Paris, Payot, 616p.
- GELB, I.-J., 1973 (1952), *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion, 304p.
- GODART, Louis, 1990, *Le pouvoir de l'écrit, Aux pays des premières écritures*, Paris, Colin, 240p.
- HARRIS, Zellig S., 1936, *A Grammar of the Phoenician Language*, New Haven, Connecticut, American Oriental Society, 172p.
- HAVELOCK, Eric A., 1981, *Aux origines de la civilisation écrite*, trad. de l'anglais par E. Escobar Moreno, Paris, Maspero, 105p.
- HERRENSCHMIDT, Clarisse, 1998, « L'écriture entre mondes visible et invisible », dans BOTTERO Jean, HERRENSCHMIDT Clarisse, VERNANT Jean-Pierre, *L'Orient ancien et nous. L'écriture, la raison, les dieux*, Paris, Hachette Pluriel (Albin Michel¹, Paris, 1996), 93-188.
- IRIGOIN, Jean, 1982, "Les Grecs et l'écriture. Quelques jalons", dans: *Corps écrit*, 1: L'écriture, 31-38.
- IRIGOIN, Jean, 1990, "L'alphabet grec et son geste des origines au IXe siècle après J.-C.", dans: Sirat, Colette, Irigoïn, Jean, Poulle, Emmanuel, (éds), 1990, *L'écriture: le cerveau, l'oeil et la main*, Turnhout, Brepols, 299-305.

JEFFERY, L. H., 1961, *The local scripts of archaic Greece, A study of the origin of the Greek alphabet and its development from the eighth to the fifth centuries B.C.*, Oxford, Clarendon.

JOHNSTONE, William, 1978, "Cursive Phoenician and the Archaic Greek alphabet", dans : *Kadmos* 17, 151-166.

KIRCHHOFF, Adolf, 1887, *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets*, 4ème éd., Gütersloh, Bertelsmann, (Reproduction: 1970, Amsterdam, Gieben).

LEJEUNE, Michel, 1955 : *Traité de phonétique grecque*, 2ème éd., (1ère éd.: 1945), Paris, Klincksieck, 374p.

LENORMANT, F., "Alphabetum", dans : DAREMBERG, CH. ET SAGLIO, Edm., (éds), *Dictionnaires des antiquités grecques et latines d'après les textes et les monuments*, I, 188-218.

MILLARD, Alan R., 1976, "The Canaanite linear alphabet and its passage to the Greeks", dans: *Kadmos*, 15, 130-144.

ROSEN, Haiim, 1984, "Le transfert des valeurs des caractères alphabétiques et l'explication de quelques habitudes orthographiques grecques archaïques", dans: *Aux origines de l'hellénisme. Hommage à Henri Van Effenterre*, Paris, 225-236.

ANNEXE 1: ALPHABET PHENICIEN ET ALPHABET GREC

	phén.	gr.		
'a	𐤀	A	ἄλφα	'alef
b	𐤁	B	βῆτα	beth
g	𐤂	G	γάμμα	ghimel
d	𐤃	D	δέλτα	daleth
h	𐤄	E	ἕ ψιλόν	hé
w	𐤅	#	δίγαμμα	waw
z	𐤆	Z	ζῆτα	zayin
h	𐤇	H	ἦτα	heth
t	𐤈	Q	θῆτα	teth
y	𐤉	I	ἰῶτα	yod
k	𐤊	K	κάππα	kaf
l	𐤋	L	λά(μ)βδα	lamed
m	𐤌	M	μῶ	mem
n	𐤍	N	νῶ	nun
s	𐤎	X	ξῖ	samek
'	𐤏	O	ὀ μικρόν	'ayin
p	𐤐	P	πί	pé
ś	𐤑			śadé
q	𐤒	%	ὀππα	qof
r	𐤓	R	ρῶ	resh
š	𐤔			shin
t	𐤕	S	σιγμα	
		T	ταῦ	taw
		U	ὐ ψιλόν	
		F	φῖ	
		C	χῖ	
		Y	ψῖ	
		W	ὦ μέγα	